

# Piéton, gare-toi !

Autor(en): **Gaillard, A.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **69 (1930)**

Heft 16

PDF erstellt am: **08.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-223206>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

# CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

PARAISANT LE SAMEDI



d'après F. Rouve

Rédaction et Administration :  
Imprimerie **PACHE-VARIDEL & BRON**, Lausanne  
Pré-du-Marché, 7

Pour les annonces s'adresser exclusivement à  
l'Agence de publicité **Gust. AMACKER**  
Palud, 3 — LAUSANNE

Abonnement } Suisse, un an Fr. 6., six mois, Fr. 3.50  
Étranger, port en sus.  
Compte de chèques postaux **II. 1160**

Annonces } 30 centimes la ligne ou son espace.  
Réclames, 50 centimes.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

## PIÉTON, GARE-TOI !

**L**A nuit est venue, sombre comme l'antré de Pluton. La lune, qui devait montrer sa face joviale, ne peut percer l'épais matelas des nuages serrés, tassés, hésitant à nous gratifier de pluie ou de neige. Le calme des airs n'est qu'un prélude, annonçant une perturbation prochaine, à moins que les baromètres et les météorologistes ne se trompent.

Le piéton, qui va regagner son domicile, s'arrête un instant sur le seuil ami qu'il quitte, hume l'odeur humide de terre et de feuilles à demi pourries, qui monte du jardin et du verger, les vagues senteurs de poisson que lui envoie le lac qui clapote à deux pas. Il sonde l'obscurité dans laquelle il va se plonger. Il relève le col de sa pélerine, hésite et finalement renonce à allumer sa pipe, parce qu'il ne pourra pas la savourer en toute tranquillité. Il faudra toute son attention pour ne pas se faire écrabouiller par les bolides à deux et à quatre roues.

Il gagne la grande route où la circulation est intense à ce moment, entre six et sept heures. Pas de trottoir réservé aux rares partisans de la marche, cet exercice hygiénique à la portée de tous et que beaucoup ont honte de pratiquer comme tel. Il y serait en sécurité... relative, y aurait ses aises ; à soixante ans bien sonnés, on manque un peu, n'est-ce pas, de souplesse à se plier aux exigences multiples du code moderne de la circulation. Et puis, il y a des chauffeurs, disons des chauffards, si maladroits et en même temps si imbus de leurs prérogatives, qu'il faut avoir soin de leur laisser large place nette.

Il n'est pas souvent sur les grandes artères ; les sentiers du vignoble, les charrières, les ruelles du village, le connaît mieux, l'ayant vu aller et revenir, la hotte ou la brante au dos, pendant plus de quarante ans. Il ne s'engage sur les routes goudronnées qu'à son corps défendant : les belles chaussées ne lui disent rien qui vaille ; plus elles sont engageantes, moins il s'y aventure : elles ne sont du reste, pas pour ses semelles de vigneron ; il doit se contenter de l'accotement, quand il y en a un. Il n'y en a point sur cette route ; il ne peut se réfugier sur le terrain en bordure ni à droite ni à gauche, des murs courent tout le long, vous donnant l'impression d'être en cage. Il les frôle, s'y heurtant de temps à autre, le pied mal assuré sur une pente déclinée, se tordant sur le bord du macadam ou glissant dans le caniveau.

Risque-t-il quelques pas sur la chaussée pour se reposer d'une marche cahotée et jouir d'un équilibre moins instable, vite il est chassé par une trompe malsonnante autant qu'impérative, qui a l'air de beugler : range-toi, bipède ; rase les murs et fais-toi le plus petit possible, sinon, je passe outre ! Les chenilles comme toi ont-elles le front de me disputer la place !

Il obtempère à l'injonction en maugréant : allez, allez seulement ! Au bord du fossé, la culbute !

Les alternatives de lumière et de nuit, qui se succèdent en se précipitant, rendent sa vue plus incertaine et ne facilitent pas sa marche. Il a le temps, du reste : 1,5 km. à franchir et le souper qui l'attend ne sont pas de nature à lui donner de l'impatience. La route n'est pas large et, à chaque croisement de véhicules à sa hauteur, il s'arrête, se colle contre le mur, semblable au soldat

qui se redresse et prend la position du garde-à-vous au passage d'un supérieur.

Un son puissant retentit derrière lui, souligné par un roulement sourd qui fait trembler le sol : c'est un camion lourdement chargé, dont l'allure modérée, majestueuse, le rassure. Mais voici qu'à l'arrière aboie rageusement une camionnette qui veut dépasser le mastodonte. Les leurs sautent brusquement, se croisent, allongent démesurément sa silhouette falotte, puis la jettent de côté comme pour le plaquer lui-même en marge de la route. Son pied butte contre un tas de menu gravier sur lequel il tombe à genoux, et il s'érafle les mains au mur en voulant s'y retenir. Un juron lui échappe en se relevant, au moment où le camion l'effleure de l'angle aigu de son pont.

Le roulement ininterrompu des véhicules, les pétarades des motocyclettes, les éclairs qui trouent les ténèbres, lui donnent le vertige. Le vin qu'il a bu ne peut embrumer son cerveau, ni lui enlever la précision de ses mouvements : trois verres de nouveau chez un ami, affaire de savourer la fine goutte qu'il promet, qu'il est déjà, et de se rendre compte des progrès de la vinification ; trois verres de cave, trois grands dés, juste pour faire passer une onde de chaleur dans ses veines, un rayon de soleil dans son cœur et de la souplesse dans ses membres ; un hommage au dieu de la vigne, une communion laïque avec une pensée de reconnaissance à Celui qui a dispensé libéralement le soleil aux lourdes grappes blondes.

Il avance cependant, mais le danger qui l'effleure à chaque pas lui fait trouver la route longue ! Ah ! si la lune trouait les nues au lieu de ne transparaître par intermittences que sous la forme d'un halo sans pouvoir éclairant, la marche serait plus aisée, la prudence moins tâtonnante !

Passé encore si on se contentait d'une vitesse modérée, d'une honnête vitesse, quand on ne voit pas plus loin que le bout de son nez ! Mais non ; on passe en bolide, en trombe qui vous aspire au passage.

Voici une auto qui surgit à un contour ; ses phares lancent deux faisceaux de lumière intense qui aveuglent notre piéton ; il lui est impossible d'en soutenir l'éclat et doit détourner la tête ou regarder à ses pieds. Il relève la paupière au moment où les phares n'éteignent leur fulguration que pour la mieux lancer à nouveau ; et ce sont des successions d'éclairs qui lui affolent la vue et l'obligent à s'arrêter pour laisser passer la trombe fulgurante. Les ténèbres sont ensuite d'autant plus épaisses que la clarté a été plus intense et plus fugace. Et cinq, dix fois le supplice se renouvelle, aggravé parfois par les jets lumineux qui se combattent, se défient, se croisent comme des épées flamboyantes.

Enfin, il arrive à bon port, sans grand dommage, mais aussi éprouvé qu'après une journée de « minage » ; il essue son front moite d'un revers de manche et pousse un ouf ! de satisfaction en regardant l'arène qu'il vient de quitter et où le double flot continue son roulement vertigineux.

A. Gaillard.

Prévoyance. — Mme Moule vient d'avoir un fils et veut lui donner les prénoms de Paul-Louis.

Opposition de M. Moule, qui excelle à tirer des choses les conséquences les plus imprévues.

— Tu ne songes pas, chère amie, que plus tard, si l'on marque son linge aux initiales de Paul-Louis Moule, il aura l'air de l'avoir dérobé à la Compagnie P.-L.-M.



## PAS ETERTI MA EPOUARI.

Tsaté de Trinquiballa, sti sat de mâ 1930.

Monsu lo Conteù,

Vo z'âi, pardine, on toupet de la metsance po no mourgâ dinse onco on iadzo.

Vo z'âi de, l'aut'hi, su voutron poison de papâi, que l'étâi lo diâbllo que l'avâi einventâ lè tenomobiles, lè locipèdes, lè trames et mimameint lè réoplanes, po reimplliâ son einfâi avoué lè z'èpeclliâ et lè z'èpeclliâ.

L'est onna vretâllia meinterî que vo z'âi fa-brequâie tot espèrs po no fère vergogne.

Aidan, vu vo dere la vretâ onco on coup : No, lè tenomobilisse, locipèdisse, réoplanisse, féminisse de pertot et de plliein, no z'âi ti lè z'ans on mitingue. Vo séde bin sù pas quinna bête l'est on mitingue. L'est on pucheint cotterd d'hommo, âo bin de fenne, âo bin ti lè (dô), que sant rassimblliâ po distiutâ lè z'affères, po arreindzî lè stausse que vant pas mau, et po déreindzî lè z'autre.

Dein noutron derrâi mitingue, no z'âi devesâ dâi piotons. L'è dâi (dzeins) à la vilhie moûda, quemet voutra tanta (Djanette) à Tsamo dé Picon. Mâ, no sein lo progrès, la novalla moûda. No faut min dé baragne, min d'eincâobllie. Lè tserrâire, lo sélâo, l'igué, no volleint tot cambâ à pî-djeints, tant quâo fin coutset dâo Malaya que l'est dan plliantâ rido per amont dein lè niolles.

Quand no sein su lè tserrâire, gâ de devant. Lè pioton l'est quemet 'na pudze su on popotame ! Se ne voliant pas se verî, ma fâi, gâ !

Mâ, tot parâi, no z'ein dâi brave dzein. Noutron refredon l'est : « Pas éterti, mâ epouâiri ! »

Vaïque porquie no z'âi demândâ à la vela de Lozena de betâ sù l'estrade lo colonet dâi piotons et de marquâ lè barre bliantse sù la plliace.

Lo diâbllo n'a rein zu à coumandâ per iquie. La plliace l'est devegne tot bounameint l'écoullâ dâi piotons po l'âo z'apprendre à martsî bin adràî su on tsemin d'on pî, ein guegneint de cé de lé, po l'âi lè grantâ tserrâire à clli que lè dobedzî de martsî sù dâi ruve.

L'è su que tsacon n'è pas prâo suti po ître pioton, tot parâi ! La grantâ tserrâire, l'est pas defecilo d'allâ dessus. Mâ, la barra bliantse, allâ vère ! Faut ître dégremlhi, dzouvenou, grachâo. Faut pas avâi lè ge dein sa catsette !

On deveiràî remachâ lè tenomobilisse et ti les z'âotre îsse po lo z'avâi baillî onna boûna écoulla dinse. Sant, pardine, binhirâo d'avâi min dé couson po savâi quemieint et io deveissant martsî.

Lè plliè imbêtâ, l'est no ! Faut adî peinsâ à baillî à bâire âo moteu, à verî la signâole, avoué lè man, avoué lè pî, à breinna lo bré, à tsandzi lo peneu epeclliâ, à ouère lè dzeins que no djurant aprî. L'est on crouïo mêtî, tot cein.

Et po finî, no faut onco payî po einbardoffliâ la plliace et remarquâ lè tserrâire dâi piotons ti lè déqando le vâprâ. Prâo sù que la vela vâo onco no z'impousâ po atsetâ onna casaqua nôava âo